

Dans la suite, l'Anglais dit à Merjai qu'il était un parent éloigné de Lady Herbert, comtesse de Pembroke et Montgomery, qu'il espérait retourner après quelques années en Angleterre ; dans le cas où Merjai viendrait jamais dans ce pays, il promit de lui fournir les moyens de voir aussi les objets d'art et des antiquités appartenant au roi ou à des particuliers de la haute noblesse. Naturellement le Luxembourgeois était fort content de donner son adresse à Mylord. Le soir, il fut informé par Lombach qu'on partirait le 27 juillet pour Berne. La ville de Lausanne lui avait plu beaucoup malgré les nombreux escaliers qu'il fallait monter pour aller d'une maison à l'autre. La veille du départ, Merjai passa encore le matin à la bibliothèque universitaire pour aller à deux heures chez ses amis anglais qui lui servirent du café et de la liqueur de Nancy que Tissot leur avait procurée. Au départ, ils lui donnèrent leur adresse de Londres.

Les deux voyageurs partirent le 27 à 6 heures du matin pour passer le lendemain à Fribourg où le Luxembourgeois admira la collégiale et les beaux paysages. Aux environs de cette ville, il s'arrêta en chemin pour voir l'ermitage de Neuneck qui passait pour être le plus beau de l'Europe. Il remit un gros écu de France au bon religieux qui lui fit un accueil cordial dans sa maison située dans un paysage superbe. En route, il fut suivi par un chien égaré qui portait un collier de cuivre argenté avec les initiales C. M. et la devise : Recte faciendò neminem timeas. La pauvre bête ne quitta plus Merjai. Comme il était étonné que les initiales marquées sur le collier fussent aussi les siennes et que la devise latine lui plaisait, il amena le chien avec lui et lui donna le nom romantique de Merlin.

Il arriva à Berne le 30 juillet à 7 heures du soir. En se conformant aux arrangements avec Lombach, il se rendit immédiatement chez un cousin de celui-ci, qui était au service de la Hollande. Il y fit la connaissance d'une charmante « Vénus helvétique » qui lui rappela la Bergère des Alpes des Contes Moraux de Marmontel. Le lendemain, une autre jeune fille fit avec lui une promenade dans le jardin de la maison, et sans perdre son temps, lui fit une déclaration d'amour en termes indirects. Le Luxembourgeois qui n'avait pas oublié la belle Charlotte de Mannheim détourna la conversation sur les paysages qui ornaient les murs du salon où la jeune Bernoise l'avait conduit ; il lui fit l'éloge des dessins et des peintures exécutés par elle-même, du fastueux mobilier et des estampes d'Angélique Kauffmann qui ornaient d'autres chambres. Elle le retint même quand sa femme de chambre vint pour la coiffer et lui tendit les œuvres de Colardeau*) que Merjai avait lues déjà plusieurs fois. Le lendemain, la belle bergère amena quelques-unes de ses amies qui proposèrent à Merjai une partie de volant ou de raquette dans la cour de la maison ; il se montra tellement maladroit à ce jeu que ses compagnes lui jetèrent toujours les plumes sur le nez et se moquèrent de lui. Vers 4 heures, une servante

*) Colardeau Charles-Pierre, 1732—1776, ami de Diderot. Ses drames jouissaient d'une certaine vogue à cette époque.